

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 11 Avril, 1885.

SOMMAIRE

TEXTE :—A nos lecteurs.—Nos gravures.—Entre-nous, par Léon Ledieu.—Causerie.—Le commandant Dominé.—Poésie : Extase, par Victor Hugo.—Onzième tirage de nos primes : Liste des numéros gagnant.—Le mendiant de Notre-Dame.—Le goût de la lecture.—Un conseil par semaine.—La Porteuse de Pain (*suite*).—Le bilan d'une existence.—Osez.—Notes et impressions.—Récréations de la famille : Anagramme, énigme et rébus.—Choses et autres.—Primes mensuelles du *Monde Illustré*.

GRAVURES :—Le Commandant Dominé, le héros de la bataille de Tuyen-Quan. — Louis Riel, le Chef de l'Insurrection du Nord-Ouest — Le Lieut.-Colonel A. Ouimet, Commandant du 65^{ème} Bataillon. — Gravure du Feuilleton. — Rébus.

A NOS LECTEURS

Une de nos pierres lithographiques s'étant brisée, nous avons le regret de donner une gravure de moins dans le numéro de ce jour.

Nous prions nos lecteurs de nous excuser.

NOS GRAVURES.

Nous publions aujourd'hui sur notre première page trois portraits tout à fait d'actualité.

Le Lieutenant-Colonel Ouimet, C. R., membre du Parlement, qui commande le beau 65^{ème} bataillon.

Riel le célèbre agitateur, dont la révolte fait mettre sur pied toutes les troupes du Canada.

Et enfin le Commandant Dominé, le héros d'un des plus beaux faits d'armes du siècle.

ENTRE-NOUS

HISTOIRE nous rapporte que Genseric, après avoir établi à Carthage le siège de son empire, ne put s'endormir longtemps dans un repos qu'il avait cependant bien gagné.

Un jour de départ pour de nouvelles conquêtes, "sa flotte était prête ; ses soldats étaient embarqués ; où allaient-ils ? Il ne le savait pas lui-même.

"—Prince, lui dit un pilote, quels peuples allez-vous attaquer ?

"—Ceux-là, répondit le barbare, que Dieu regarde à présent dans sa colère."

Cette réponse était digne d'un conquérant qui sentait qu'il n'était rien en lui-même, et ne se considérait que comme l'instrument du Ciel.

Le peuple qu'il allait vaincre avait sans doute mérité un châtement, et le Ravageur de l'espèce humaine n'en était que l'exécuteur inconscient.

.

Il y a quelques années, après la grande guerre franco-prussienne, les différentes nations du monde, effrayées des progrès de l'art de la guerre et du nombre de cadavres entassés dans les plaines du plus beau pays du globe, semblèrent résolues à vivre en bonne intelligence.

On proposa plusieurs fois de désarmer et de consacrer à des œuvres durables les milliards que l'on dépense chaque année, pour l'entretien d'armées immenses.

Un philanthrope, prenant ses désirs pour la réalité, a même dit un jour, que le temps des guerres était passé, et que les balles, devenant inutiles, il fallait les fondre pour en faire des casses d'imprimerie.

C'est un de ces rêves que le penseur fait souvent, et c'est toujours un coup de fusil qui vient brusquer son réveil.

Le mot de Genseric est sans doute toujours vrai et il semble que Dieu, dans sa colère, ait regardé le peuple anglais.

.

Sur notre propre sol, l'insurrection du Nord-Ouest prend des proportions inquiétantes. Des

troupes sont envoyées de toutes les parties du pays sur le théâtre des opérations militaires.

Ce n'est pas sans un profond sentiment de tristesse que j'ai vu partir ces braves volontaires canadiens-français pour aller combattre contre des hommes de sang français comme eux.

Ces amis, issus du même sang, quoiqu'à des degrés différents, parlant la même langue, partageant la même foi religieuse, devenus adversaires par suite de circonstances indépendantes de leur volonté, vont s'entretuer peut-être.

Je dis peut-être, car j'espère encore qu'une solution pacifique arrivera à temps.

La plupart des journaux semblent avoir peur de parler, et il est difficile de savoir exactement à qui incombe la responsabilité des graves événements qui viennent de surgir.

Quoi qu'il en soit, il faut d'abord finir cette guerre d'une manière ou d'une autre, après quoi on règlera les comptes et, s'il y a des coupables, ils recevront leur châtement.

.

L'enthousiasme a été magnifique dans notre province. J'ai assisté au départ du 65^{ème} bataillon, et je puis affirmer que jamais je n'ai vu autant d'enthousiasme et de bonne volonté.

Quand l'appel aux armes a été lancé et qu'on a commencé à examiner ce qui manquait aux hommes, pour entreprendre la campagne, on s'est aperçu qu'il n'y avait rien, absolument rien de prêt.

C'est alors que l'on a vu ce que peut produire l'énergie de quelques hommes de cœur.

Debout, jour et nuit, le colonel Ouimet donnait des ordres, calculait, télégraphiait, veillait à tout, était partout et, quand il a fait ses adieux à sa famille, il était littéralement brisé de fatigue. Le télégraphe nous a appris que, même en chemin de fer, après quelques heures de repos, il a dû se remettre à l'œuvre et travailler, toujours travailler.

Les autres officiers le secondent dignement : le juge Dugas, major ; le major Hughes, qui a mis de côté son splendide uniforme de major de brigade pour reprendre sa place dans le bataillon ; les capitaines Robert, Larocque, Bossé, Prévost, Ethier, Giroux, tous enfin, rivalisent de zèle et de courage.

L'aumônier du bataillon, M. l'abbé Prévost, est avec eux, et sa présence fait plus que toutes les proclamations possibles.

En le voyant, chaque homme se souvient de la devise de tout bon canadien :

Aime Dieu et va ton chemin,

et c'est gaiment qu'il ira au feu après avoir réglé ses comptes avec le bon chapelain.

.

On m'a signalé deux traits de dévouement, que vous devez tous connaître, car ils appartiennent désormais à l'histoire de la campagne qui commence.

La veille du départ du 65^{ème} bataillon, la visite réglementaire des officiers et des soldats fut faite au quartier-général par les médecins du corps.

Le major Dugas fut déclaré impropre au service, et ceci sembla d'autant plus étonnant que cet officier est taillé en vrai canadien, et qu'il a une carrure de cuirassier. Il consulta deux autres médecins qui reconnurent, sans la moindre hésitation, qu'il était atteint d'une maladie très grave et qu'il ne pouvait partir dans les conditions où il se trouvait.

Malgré cette décision unanime, le major déclara qu'il suivrait le bataillon et qu'il partirait ; et il est parti.

Bravo ! M. le juge.

Voici maintenant le second fait.

Le Dr Lachapelle, ne pouvant aller au Nord-Ouest, a tenu à accompagner ses amis jusqu'à Ottawa.

Avant de les quitter, il a prié le colonel de faire rassembler le bataillon, auquel il a fait ses adieux en terminant par ces mots :

"Maintenant, mes amis, avant de nous séparer je veux, moi aussi, accepter ma part de travail, et je vous promets de mettre gratuitement mes services à la disposition de vos familles pendant tout le temps que durera votre absence."

C'est bien, docteur, vous faites là une bonne action.

.

Et nous, nous qui restons pendant que nos volontaires vont au feu, allons-nous faire notre devoir aussi ?

Plus d'un de ces braves gens qui sont partis a laissé une femme, des petits enfants.

Il faut que tout ce monde vive pendant que le chef n'est pas là pour apporter à la maison de quoi acheter du pain.

Tous les jours pensons à soulager ces misères forcées ; il ne faut pas que le devoir accompli entraîne trop de souffrances, et chaque soir mettons de côté, un sou, *le sou du soldat*, que l'on ira verser toutes les semaines à la mairie du village ou de la ville.

Un sou, cela n'est rien pour chacun de nous, mais si nous sommes deux cent mille, on aura deux mille piastres par jour.

Ce sont surtout les femmes qui doivent se mettre à la tête de ce mouvement, les femmes savent mieux aimer que nous et mieux comprendre tous les dévouements.

Les femmes de France l'ont bien compris quand elles ont fondé l'œuvre du *sou des chaumières* qui a rapporté des milliards en 1870-71.

Le maire de Montréal et madame Beaugrand ont fait noblement leur devoir ; sous leur direction et à leur appel, les femmes de Montréal ont apporté leur offrande, et déjà des sommes importantes ont été reçues.

Cet acte de patriotisme pourrait être étendu à toute la province, et je crois que l'organisation générale de l'œuvre du *sou du soldat* serait entreprise avec plaisir par les mêmes personnes et accueillie avec joie par le public.

.

Les écrivains ont en général l'épiderme assez délicat, et parmi eux, les poètes de tous les pays se distinguent surtout par un excès de sensibilité remarquable.

J'en viens de faire l'expérience.

Un poète, dont j'ai tu le nom, pour ne pas lui faire une réclame à laquelle il n'a pas droit, un poète ayant fait de mauvais vers, j'ai eu, en les citant, le malheur d'obéir à mon devoir de chroniqueur, et de dire que ce n'était pas même de la mauvaise prose.

Ah ! j'ai eu ce jour-là une bien belle idée !

Quelques jours après, un de mes amis me montrait, dans un journal de Montréal, une grande colonne dédiée à *M. Léon Ledieu*, par l'auteur des vers que j'avais critiqués.

J'en ai lu une partie ; c'est très drôle.

Un passage m'a surtout frappé : mon cher correspondant ne veut pas que je sois critique littéraire, il me le défend presque.

Ta, ta, ta, du calme, du calme ; ceci regarde beaucoup mes lecteurs et un peu moi-même. Je fais parfois de la critique parce que cela est très nécessaire, dans notre pays, où l'admiration mutuelle fait trop de progrès, et que les abonnés du journal que je rédige semblent ne pas s'en plaindre.

LE MONDE ILLUSTRÉ a beaucoup de vogue, sa circulation augmente toutes les semaines, et si j'en crois les traditions du journalisme, cela tient à prouver que je n'ennuie pas trop ceux qui me lisent.

Il est vrai qu'il y a les écrits de mes collaborateurs, les reproductions, les gravures et les primes, mais enfin, comme les propriétaires du journal me laissent le choix des matières et que LE MONDE ILLUSTRÉ marche de succès en succès, c'est que son rédacteur ne dit et ne fait pas trop de sottises.

Mon cher poète, faites de bons vers, et je vous assure que je serai le premier à les publier ; mais gare aux mauvais !

Au fond, vous savez parfaitement que ceux que j'ai cités, l'autre jour, ne valent rien du tout.

Vous n'êtes pas seul, du reste, à avoir mal chevauché sur Pégase, et je puis dire avec le poète :

"J'ai fait de mauvais vers, je le sais, Dieu merci,"

sans avoir le droit cependant d'ajouter comme Musset :

"Mais quand je les ai faits, je les voulais ainsi."

.

Puisque je parle de poésie, je suis heureux de pouvoir vous annoncer que mon ami Désaulniers, un des "enfants gâtés des filles de mémoire," va mettre à exécution le projet dont je lui ai parlé autrefois.